

Tolstoy Leo

Ma confession



Лев Толстой
Ma confession

«Public Domain»

Толстой Л. Н.

Ma confession / Л. Н. Толстой — «Public Domain»,

Содержание

I	6
II	9
III	12
IV	15
Конец ознакомительного фрагмента.	18

Tolstoy Leo, graf

Ma confession

PRÉFACE

La vive admiration que l'on manifeste à Paris pour les ouvrages de Tolstoï, la sympathie avec laquelle on accueille chaque nouveau volume de ses œuvres, et l'intérêt qu'on porte à son individualité, m'ont donné l'idée de traduire ce petit volume intitulé *Ma Confession*.

Ce livre n'a jamais été publié en Russie. Confession trop franche pour être tolérée dans un pays où la pensée même est sévèrement contrôlée, il n'a circulé dès l'année 1882 qu'en nombreux manuscrits parmi la société intelligente de toute la Russie. Ensuite, à Genève, il a eu deux éditions, dont la dernière date de 1886.

Je regrette de ne l'avoir pas traduit plus tôt; il aurait dû précéder *Que faire?*, *Ma Religion*, et leur servir d'introduction, puisque c'est justement le récit de l'évolution par laquelle Tolstoï a été amené à ses dernières idées. Or, pour tous ceux qui s'intéressent à notre illustre écrivain, cette évolution doit présenter un vif intérêt. Le psychologue, le moraliste, le médecin même y trouveront des matériaux pour leurs observations et leurs recherches, car, envisagée sous tous ces points de vue, la confession d'un grand écrivain, faite avec une entière franchise, ne peut pas être stérile.

Y lira-t-on l'explication de l'état où se trouve actuellement Tolstoï? Pourra-t-on en tirer une explication pour les idées bizarres qui se sont emparées de lui dans ces dernières années?

Je l'espère, et j'espère surtout qu'on pourra annoncer une réaction dans son esprit et une guérison complète, si c'est une maladie.

Qu'on me comprenne bien; je suis loin de classer Tolstoï parmi les aliénés. Admiratrice passionnée de mon cher compatriote, j'aurais éprouvé trop de peine à en parler, si jamais je l'avais pensé. Mais si j'ose exprimer mon humble opinion, je le crois fatigué moralement, comme du reste il le dit lui-même: «Je tombai malade, plutôt moralement que physiquement, etc.[1]», ou: «Il arriva ce qui se produit quand une maladie intérieure est sur le point de se déclarer, etc.[2].»

Or, on ne saurait expliquer autrement ce manque de logique dans ses raisonnements qu'on remarque après une critique sérieuse et suivie. Je dis une critique suivie, car Tolstoï possède au plus haut point ce don de captiver le lecteur dès le premier abord et de le rendre esclave souvent contre sa propre volonté, tant le choix des exemples est heureux, le style irrésistible et la sincérité de l'auteur convaincante.

Hélas! c'est une triste influence que celle-ci en Russie!.. Son pessimisme ne pousse pas à l'action, il ne tend pas à élever les malheureux jusqu'à nous, il veut que nous nous abaissions jusqu'à eux...

Mais comme le disait M. Sarcey dans sa conférence sur *Que faire?*¹, les idées ne sont pas dangereuses en France. Effectivement, à part le charme du style bien affaibli par une traduction, le caractère français, l'état politique de la nation et bien d'autres raisons l'empêchent de tomber sous l'influence des dernières idées de Tolstoï qu'il regardera plutôt comme une simple curiosité.

ZORIA.

¹ Traduction Marina Polonsky et G. Debesse, Albert Savine, éditeur, 18, rue Drouot.

I

J'ai été baptisé et élevé selon les principes de l'Église chrétienne orthodoxe. On me les enseigna dès mon enfance, pendant toute mon adolescence et ma jeunesse. Mais, à dix-huit ans, après une seconde année d'Université, je ne croyais déjà plus à rien de ce qu'on m'avait appris.

Certains souvenirs me donnent même à penser que jamais je n'ai cru sérieusement et que ce que je prenais pour la foi n'était que confiance en ce que professaient *les grands*.

Cette confiance elle-même était très chancelante.

Je me rappelle que, lorsque j'avais onze ans à peu près, nous eûmes, un dimanche, la visite de Volodinka² M., un élève du gymnase mort depuis, qui nous annonça comme une grande nouvelle une toute récente découverte faite au gymnase. Cette découverte consistait en ce que Dieu n'existait pas et que tout ce qu'on nous enseignait n'était que vaine invention.

C'était en 1838.

Je me rappelle combien mes frères aînés s'intéressèrent à cette nouveauté, en m'engageant à me joindre à eux. Nous nous animâmes tous extrêmement et reçûmes cette nouvelle comme quelque chose de très amusant et de tout à fait possible.

Je me rappelle encore que, pendant son séjour à l'Université, mon frère aîné, Dimitri, s'adonna tout à coup à la religion avec la passion qui lui était propre. Lorsqu'il commença à assister à tous les services, à jeûner, amener une vie pure et morale, nous tous, les plus âgés même, nous nous moquâmes de lui en le gratifiant, Dieu sait pourquoi, du surnom de Noé.

Je me souviens encore que M. Maussin-Pouchkine, alors recteur de l'Université de Kazan, nous invitait parfois à danser et comme mon frère refusait son invitation, il voulut le décider en lui disant ironiquement que David avait aussi dansé devant l'Arche.

Je faisais chorus alors à ces plaisanteries des aînés et j'en tirais la conclusion qu'il fallait apprendre le catéchisme et aller à l'église, mais qu'il ne fallait pas prendre tout cela trop au sérieux.

Je me souviens aussi que, très jeune encore, je lus Voltaire, et que ses moqueries, loin de me révolter, m'amusaient beaucoup.

Mon abandon de la foi se fit comme cela arrivait et arrive encore aux personnes de notre monde.

Il me paraît que cela se passe dans la plupart des cas ainsi:

Les hommes vivent comme vit tout le monde, et tout le monde base sa vie sur des principes qui non seulement n'ont rien de commun avec la religion, mais qui, le plus souvent, lui sont complètement opposés. L'enseignement de la Religion n'a pas d'action sur la vie. Il ne règle, en aucune façon, nos rapports avec les autres hommes, et dans notre propre existence, jamais il ne nous arrive de le consulter. Cet enseignement trouve son application là, *quelque part*, loin de la vie, et indépendamment d'elle. Si l'on se trouve en contact avec lui, c'est comme avec un phénomène tout extérieur, qui n'est pas du tout lié à la vie.

Par la vie de l'homme, par ses actions, alors comme aujourd'hui, il est impossible de savoir s'il croit ou non.

S'il y a une différence entre celui qui professe publiquement l'orthodoxie et celui qui la nie, ce n'est pas en faveur du premier.

Alors comme à présent, l'aveu et la pratique ostensible de l'orthodoxie se rencontrent, dans la plupart des cas, chez des personnes bornées, cruelles, immorales et se croyant une grande importance, tandis que l'intelligence, l'honnêteté, la franchise, la bienveillance et la morale se trouvent généralement parmi les hommes qui se disent incroyables.

On enseigne le catéchisme dans les écoles et on envoie les écoliers à l'église; on exige des employés du gouvernement des certificats de communion. Mais l'homme de notre société, qui

² Diminutif caressant pour Voldémar.

n'apprend plus et qui n'est pas au service du gouvernement, maintenant et autrefois encore plus, peut vivre des années et des années sans se rappeler une seule fois qu'il vit parmi des chrétiens et que lui-même est considéré comme pratiquant la religion chrétienne orthodoxe.

Alors, de même que maintenant, ce qui a été admis sans examen et maintenu par la pression, fond sous l'influence du savoir et de l'expérience de la vie, qui sont contraires à la Religion. Et cependant l'homme vit, souvent très longtemps, en s'imaginant que la foi, dans laquelle il a été instruit dans son enfance, vit pleinement en lui, tandis qu'il n'y en a plus de traces depuis longtemps.

S... un homme franc et spirituel, m'a raconté comment il cessa de croire.

Il avait vingt-six ans, lorsqu'un jour à la chasse, pendant l'heure du repos, il se mit à prier suivant une habitude d'enfance.

Son frère, qui chassait avec lui, était couché sur le foin et le regardait. Quand S... eut fini sa prière et se disposa à se coucher, son frère lui dit :

– Et tu fais cela encore à présent?

Et ils ne se dirent rien de plus. Mais S... ne pria plus depuis ce jour, et voici trente ans qu'il ne prie pas, ne communie pas et ne va pas à l'église. Et cela, non parce qu'il connaît les convictions de son frère et qu'il les a adoptées; non parce qu'il a décidé quelque chose dans son âme, mais seulement parce que la parole prononcée par son frère a été comme la légère poussée du doigt sur un mur près de tomber, entraîné qu'il est par son propre poids. Cette parole ne fit que lui montrer que l'endroit où il supposait que la Religion résidait, était une place vide depuis longtemps et qu'ainsi les paroles qu'il disait, les croix et les saluts qu'il faisait pendant sa prière, n'étaient que des actions sans le moindre sens. Ayant saisi leur absurdité, il ne put les continuer.

C'est ainsi que cela arrive et que cela est arrivé, je crois, pour la majorité des hommes de notre éducation. Je parle des hommes sincères envers eux-mêmes et non de ceux qui font de la Religion un moyen d'atteindre n'importe quel but éphémère.

Ces gens-là sont les athées les plus authentiques, parce que, si la Religion n'est pour eux qu'un moyen d'arriver à quelque but mondain, ce n'est bien sûr pas la conviction qui les mène.

C'est comme si ces hommes avaient senti la lumière du savoir et de la vie fondre cet édifice artificiel; ils s'en sont déjà aperçus ou bien n'ont pas encore ouvert les yeux.

L'instruction religieuse que j'avais reçue depuis mon enfance disparut en moi de la même manière que chez les autres, avec la seule différence que, comme j'avais commencé à lire des ouvrages de philosophie depuis l'âge de quinze ans, c'est avec discernement et de très bonne heure que j'abjurai ma foi première.

Dès l'âge de seize ans, je ne priai plus et je n'allai plus à l'église et ne fis plus mes dévotions, et en cela je suivais ma propre impulsion.

Je ne croyais pas à ce qu'on m'avait enseigné depuis mon enfance, mais je croyais à *quelque chose*.

A quoi?

Je ne pouvais pas le dire d'une manière précise.

Je croyais en Dieu, ou plutôt je ne niais pas Dieu, mais quel Dieu?

Je ne niais pas le Christ non plus, ni son enseignement, mais en quoi cet enseignement consistait-il?..

Aujourd'hui, en me rappelant ce temps, je vois clairement que ma Religion était ce *quelque chose* qui, en dehors de l'instinct purement animal, guidait ma vie.

Ma seule, ma véritable croyance en ce temps-là, était ma foi dans le perfectionnement.

Mais en quoi consistait le perfectionnement et quel était son but?

Je n'aurais pu le dire.

Je tâchais de me perfectionner spirituellement. J'apprenais tout ce que je pouvais sur les horizons que m'ouvrait la vie. J'essayais de développer ma volonté. Je composais des règles que je

m'efforçais de suivre; je me perfectionnais physiquement par toutes sortes d'exercices, cultivant ma force et mon adresse et m'habituant à la fatigue et à la patience par toute espèce de privations.

Toutes ces réformes, je les prenais pour du perfectionnement.

Le commencement de tout était certainement le perfectionnement moral; mais bientôt cela se changea en perfectionnement général, c'est-à-dire en désir d'être meilleur, non pas à mes propres yeux ou à ceux de Dieu, mais en désir d'être meilleur aux yeux des autres hommes. Et bientôt cette tendance se modifia en désir d'être plus fort que les autres hommes, c'est-à-dire plus célèbre et plus riche que les autres.

II

Je raconterai un jour l'histoire de ma vie qui fut touchante et instructive, pendant ces dix années de ma jeunesse. Je voulais de toute mon âme être bon; mais j'étais jeune, j'avais des passions et j'étais seul, tout à fait seul, quand je cherchais le bien. Chaque fois que j'essayais de me prononcer sur cet ardent désir que j'avais d'être bon moralement, je ne rencontrais que mépris et moqueries; mais quand je m'adonnais aux vilaines passions, on me louait, on m'encourageait.

L'ambition, la passion du pouvoir, la cupidité, la volupté, l'orgueil, la colère, la vengeance – tout cela était estimé.

Me livrant à ces passions, je commençais à ressembler à un homme et je sentais qu'on était content de moi.

Ma bonne tante, chez qui je vivais et qui était bien l'être le plus pur du monde, me disait toujours qu'elle ne désirait rien tant pour moi qu'une liaison avec une femme mariée:

– Rien ne forme un jeune homme comme une liaison avec une femme comme il faut, disait-elle.

Elle souhaitait encore un autre bonheur pour moi, celui d'être aide de camp, et surtout aide de camp de l'Empereur; et, comme comble de la félicité – que je me mariasse à une jeune fille très riche, et que j'eusse, par suite de ce mariage, le plus de serfs possible.

Je ne puis sans effroi, sans dégoût et sans souffrance de l'âme, me rappeler ces années.

Je tuai des hommes à la guerre; je les défiai en duel pour les tuer; je perdis au jeu; je dissipai le produit des travaux des paysans; je les punissais, je faisais des folies, je trompais.

Le mensonge, le vol, les voluptés de toutes sortes, l'ivresse, la violence, le meurtre... Il n'y a pas de crime que je n'aie commis, et pour tout cela, on me louait, on me comptait et on me compte au nombre des hommes relativement moraux.

Je vécus ainsi dix ans.

Cependant, je commençais à écrire par vanité, par cupidité et par orgueil. Je conformais mes écrits à ma vie.

Pour obtenir la gloire et l'argent pour lesquels j'écrivais, il fallait cacher le bien et montrer le mal. C'est ce que je fis.

Combien de fois me suis-je ingénié à cacher dans mes écrits, sous les dehors de l'indifférence et d'une légère moquerie, même ces aspirations au bien qui étaient le but de ma vie!

J'y parvenais et on me louait.

A vingt-six ans, j'arrivai à Pétersbourg, après la guerre, et je me liai avec les écrivains qui me reçurent comme un des leurs. On me flatta, et je n'eus pas le temps d'y penser que les opinions sur la vie, opinions toutes spéciales à la caste des gens avec lequel je me liai, s'emparèrent de moi et effacèrent bientôt complètement tous mes précédents efforts pour devenir meilleur.

Ces opinions se basaient sur une théorie qui excusait tout le libertinage de ma vie.

Le jugement que mes compagnons de lettres portaient sur la vie consistait en ce que la vie, en général, marche en progressant et que, dans ce développement, nous prenons la part principale, nous – les hommes de la pensée. L'influence prépondérante nous appartient, à nous, artistes et poètes. Notre vocation est d'instruire les hommes.

Et, pour que cette question naturelle: «que suis-je et que dois-je enseigner», ne se présentât pas de soi-même, on expliquait, dans cette théorie, qu'il était inutile de savoir cela et que l'artiste ou le poète enseigne sans connaissance de cause.

Moi, j'étais considéré comme un magnifique artiste, un grand poète et, par conséquent, il me fut très naturel de m'approprier cette théorie.

Moi, l'artiste, le poète – j'écrivais, j'enseignais, je ne savais pas quoi, moi-même.

On me payait pour cela; j'avais tout: table magnifique, logement, femmes, société, j'avais la gloire.

Et, par conséquent, ce que j'enseignais était très bon.

Cette foi dans l'importance de la poésie et du développement de la vie était une religion, et moi j'étais un de ses prêtres.

Être un de ses prêtres était très agréable et très avantageux.

Et je vécus assez longtemps dans cette croyance, ne doutant pas de sa vérité.

Mais à la seconde et surtout à la troisième année d'une pareille vie, je commençai à douter de l'infailibilité de cette croyance et je me mis à l'étudier.

Le premier motif de doute fut le suivant:

Je commençais à remarquer que les prêtres de notre culte n'étaient pas tous d'accord entre eux.

Les uns disaient:

– Nous, nous enseignons ce qu'il faut, et les autres n'enseignent pas le vrai.

Et ils discutaient, se querellaient, se grondaient, se trompaient, s'abusaient les uns les autres.

Il y avait, en outre, beaucoup d'hommes parmi nous qui ne se souciaient même pas de savoir qui avait raison et qui avait tort, ne poursuivant qu'un but, celui de profiter de notre activité.

Force me fut de douter de la vérité de notre croyance.

Or, ayant douté de la vérité de cette religion littéraire, je commençai à observer plus attentivement ses prêtres, et je me convainquis que presque tous étaient des hommes immoraux et, pour la plupart, des hommes mauvais, insignifiants, d'un caractère beaucoup plus bas que celui des hommes que j'avais rencontrés dans ma vie militaire et débauchée.

C'étaient des hommes contents d'eux-mêmes, comme ne peuvent l'être que les saints ou ceux qui ne savent même pas ce que c'est que la sainteté.

Je me dégoûtai des hommes, je me dégoûtai de moi-même et je compris que cette croyance était une supercherie.

Mais l'étrange, c'est qu'ayant compris tout ce mensonge bien vite et l'ayant renié, je ne renonçai pas au titre que me donnèrent ces hommes, à celui d'artiste, de poète et de *maître*.

Je m'imaginai naïvement que moi du moins j'étais poète, artiste, et que je pouvais enseigner à tous, ne sachant pas ce que j'enseignais.

Et c'est ce que je continuai de faire.

De ma liaison avec ces hommes, j'emportai un nouveau vice, un orgueil qui se développa jusqu'à la maladie, une folle assurance de me croire voué à enseigner aux hommes ne sachant pas quoi moi-même.

Maintenant, quand je me rappelle ce temps, mon humeur d'alors et le caractère de ces gens, – du reste il y en a des millions qui leur ressemblent aujourd'hui, – je les plains, j'ai honte et j'ai envie de rire à la fois; j'éprouve ce sentiment qui s'empare de nous dans la maison des fous.

Nous étions tous convaincus alors qu'il nous fallait parler et parler sans cesse, écrire, imprimer aussi vite que possible et autant que possible; que tout cela était nécessaire pour le bien-être de l'humanité.

Et des milliers d'entre nous, tout en se grondant et se chicanant, imprimaient, écrivaient et prétendaient instruire les autres. Et, ne remarquant pas que nous ne savions rien, qu'à la question de la vie la plus simple: *Qu'est-ce qui est bon et qu'est-ce qui est mauvais?* nous ne savions que répondre, nous parlions tous ensemble, n'écoutant rien ni personne, quelquefois admirant et louant l'un ou l'autre, à la condition d'en être loué et admiré aussi; d'autres fois nous irritant l'un contre l'autre tout à fait comme des fous dans un asile.

Des milliers d'ouvriers travaillaient nuit et jour, et de toutes leurs forces, composaient, imprimaient des milliers de mots que la poste répandait dans toute la Russie; et puis nous enseignions plus longuement encore sans trouver le temps d'enseigner tout, et nous nous fâchions toujours de ce qu'on ne nous écoutait pas assez.

Ce n'est que maintenant que je comprends ce temps bien étrange.

Notre désir le plus vrai et le plus intime était de recevoir le plus d'argent et de louanges possible.

Pour atteindre ce but, nous ne pouvions rien qu'écrire des livres et des journaux.

C'est ce que nous faisons.

Mais pour accomplir un travail aussi inutile, il nous fallait avoir la conviction que nous étions des hommes très importants; nous avions encore besoin d'un raisonnement qui pût justifier notre activité.

Et nous avons inventé le suivant:

Tout ce qui existe est raisonnable. Tout ce qui existe se développe à l'aide de l'instruction. L'instruction se mesure d'après la propagation des livres et des journaux, et nous, on nous paye et on nous estime parce que nous écrivons des livres et des journaux. Par conséquent, nous sommes les hommes les meilleurs et les plus utiles.

Ce raisonnement aurait été très bon si nous eussions été tous d'accord; mais, comme à chaque pensée émise par l'un s'opposait toujours une autre diamétralement opposée, nous fûmes obligés de nous raviser. Mais nous ne remarquions pas cela; on nous payait, et les hommes de notre parti nous louaient. Aussi chacun de nous s'estimait-il dans le vrai.

Je vois maintenant qu'il n'y avait aucune différence avec la maison des fous; mais alors je ne soupçonnais ceci que vaguement, et encore, comme font tous les fous, j'appelais chacun fou, excepté moi-même.

III

Je vécus ainsi, m'adonnant à cette folie jusqu'à mon mariage.

Je partis d'abord pour l'étranger.

La vie en Europe et mes rapports avec les hommes du progrès et les savants européens m'affermirent de plus en plus dans ma foi au perfectionnement en général, puisque cette-même croyance je la trouvais chez eux aussi.

Cette croyance prit en moi la forme habituelle, celle qu'elle a chez la majorité des hommes instruits de notre temps. Elle s'exprimait par le mot «progrès».

Il me semblait alors que ce mot exprimait quelque chose.

Je ne comprenais pas encore que, tourmenté comme tout homme vivant par cette question: «*Comment faire pour mieux vivre en accord avec le progrès?*» je répondais justement ce que l'homme dont la barque est entraînée par les vagues et le vent répondrait à l'unique question qui existe encore pour lui: «*Quelle est la route du salut?*» Comme lui, en effet, je disais: «*Où la fortune nous porte.*»

Alors je ne remarquais pas cela.

De temps à autre, pourtant, mon sentiment – je ne dis pas mon esprit – se révoltait contre ce préjugé général de notre temps, derrière lequel les hommes se retranchent quand ils ne peuvent pas donner d'explication à la vie.

Ainsi, pendant mon séjour à Paris, la vue d'une exécution capitale suffit à me montrer la fragilité de ma confiance dans le progrès.

Quand je vis la tête se détacher du corps et tomber avec un bruit lugubre dans le fond du panier, je compris, non pas par l'esprit, mais par tout mon être, qu'aucune théorie de la raison du progrès ne pouvait justifier cette action.

Quand même l'humanité, s'appuyant sur n'importe quelle théorie, aurait trouvé depuis le commencement du monde et trouverait encore ce châtement nécessaire, moi, je sais qu'il ne l'est pas et que même c'est une action mauvaise. Et quand même les hommes et le progrès voudraient me démontrer que ce châtement est salutaire et nécessaire, mon cœur à moi en est le juge et le niera toujours.

Une autre circonstance vint me prouver la nullité de la foi dans le progrès: ce fut la mort de mon frère.

Spirituel, bon, sérieux, il tomba malade, étant tout jeune encore. Il souffrit plus d'un an et mourut douloureusement sans avoir compris pourquoi il avait vécu et encore moins pourquoi il mourait.

Aucune théorie ne put venir à l'aide ni à ses questions ni aux miennes pendant sa lente et cruelle agonie.

Mais ceci n'était que de rares occasions de doute.

En réalité je continuais à vivre, pratiquant seulement la foi dans le progrès.

– Tout se développe et je me développe; mais pourquoi je me développe avec tous les autres, nous le verrons plus tard.

C'est ainsi que j'aurais dû alors formuler ma croyance.

Revenu de l'étranger, je m'établis à la campagne et voulus m'occuper des écoles de paysans. Cette occupation m'était surtout agréable, puisqu'il n'y avait pas en elle ce mensonge évident qui m'avait sauté aux yeux dans le cours de mon enseignement littéraire; ici aussi j'agissais au nom du progrès, mais je me comportais déjà en critique envers ce progrès. Je me disais que certains phénomènes du progrès ont une marche bizarre, irrégulière, et qu'il fallait se comporter avec une grande libéralité envers des gens primitifs, comme étaient les enfants des paysans, et que même il fallait leur laisser choisir la voie qu'ils voudraient pour aller vers le progrès.

En réalité, je tournais toujours autour de ce même et insoluble problème qui consistait à enseigner sans savoir quoi.

Dans les hautes sphères du travail littéraire, je comprenais qu'on ne pouvait instruire, car je voyais que tous enseignaient différemment et seulement par des discussions et tout en se cachant mutuellement leur ignorance; mais ici, avec les enfants des paysans, je croyais qu'on pouvait tourner cette difficulté en laissant les enfants apprendre ce qu'ils voulaient.

Je ris de moi-même maintenant en me rappelant comment je biaisis pour accomplir mon désir – enseigner, – quoique je susse très bien au fond de mon âme que je ne pouvais rien enseigner de ce qui pouvait être nécessaire, ne sachant pas moi-même ce qu'il fallait entendre par là.

Après un an passé dans ces organisations d'écoles, je partis encore une fois pour l'étranger, afin d'apprendre comment faire pour savoir enseigner aux autres, ne sachant rien soi-même.

Et il me parut que j'avais appris cela à l'étranger, car, armé de toute cette grande sagesse, l'année de l'émancipation des serfs, je rentrai en Russie où, ayant occupé le poste de juge de paix, je commençai à enseigner, au peuple ignorant dans les écoles, et au peuple instruit dans le journal que je me mis à éditer.

Tout paraissait bien marcher, mais je sentais que je n'étais pas tout à fait sain d'esprit et que cela ne pourrait pas se prolonger longtemps.

J'en serais venu peut-être alors déjà à ce désespoir auquel j'arrivai quinze ans plus tard, si je n'avais pas envisagé un autre côté de la vie que je n'avais pas encore éprouvé et qui me promettait le bonheur: c'était la vie de famille.

Pendant une année, je rendis la justice, je m'occupai d'écoles et de journalisme, et je fus bientôt accablé de fatigue. Si insupportable devint la lutte pour la conciliation, si vaguement se manifesta mon activité dans les écoles, si répugnant m'était devenu mon échappatoire dans le journal, laquelle consistait toujours dans la même chose, dans le désir d'instruire et de cacher que je ne savais rien, que je tombai malade, plutôt moralement que physiquement.

Alors j'abandonnai tout et je partis pour le désert, chez les Bashkirs, respirer l'air, boire le koumyss et vivre de la vie animale...

Quand je revins, je me mariaï.

L'influence d'une vie de famille heureuse me détourna de toute recherche du sens général de la vie.

Toute ma vie en ce temps-là se concentra sur ma famille, sur ma femme, sur mes enfants.

Ainsi, par conséquence, grandit aussi le souci d'augmenter nos ressources pécuniaires.

Ma première aspiration, celle de me rendre moi-même meilleur, avait fait place déjà auparavant à celle de concourir au progrès général; et maintenant je ne pensais plus qu'à ce qui serait le meilleur pour moi et ma famille.

Ainsi passèrent quinze ans encore.

Bien que je me rendisse compte du vide de la littérature actuelle, je continuais néanmoins à écrire pendant ces quinze ans. Je connaissais déjà l'attraction qu'exercent les lettres; j'avais goûté au plaisir de voir un mince travail si largement récompensé par l'argent et les applaudissements; de nouveau je subis la tentation et je m'y adonnai comme à un moyen d'améliorer ma position matérielle et d'assoupir dans mon âme toutes les questions sur le sens de ma vie à moi et de la vie en général.

J'écrivais, enseignant ce qui était pour moi la seule vérité: qu'il fallait vivre de manière à se rendre soi-même et sa famille le plus heureux possible.

Ainsi je vécus, mais il y a cinq ans que quelque chose d'étrange se manifesta en moi.

D'abord ce furent des moments de perplexité, d'arrêt de la vie, comme si je ne savais pas comment vivre, quoi faire, et je me sentis perdu et je tombai dans l'abattement. Mais cela passait et je continuais à vivre comme auparavant.

Ensuite ces moments de perplexité se renouvelèrent toujours plus fréquemment sous la même forme.

Ces arrêts de vie se manifestaient toujours par les mêmes questions:

– Pourquoi?

– Et quoi après?

Il me sembla tout d'abord que ces questions venaient sans but et sans à-propos. Il me parut qu'elles étaient déjà connues et que, si je voulais un jour m'occuper de leur solution, cela me serait très facile, que le temps seul me manquait pour le faire et qu'aussitôt que je le voudrais j'étais sûr de trouver les réponses. Mais les questions commencèrent à se répéter toujours plus souvent; elles furent de plus en plus impératives. Les réponses étaient exigées et ces questions sans réponses tombant comme des points toujours sur la même place, s'accumulèrent en une grande tache noire.

Il arriva ce qui se produit quand une maladie intérieure est sur le point de se déclarer.

D'abord paraissent des symptômes insignifiants, des malaises auxquels le malade ne pas fait attention; ensuite ces symptômes se répètent de plus en plus souvent et finalement se résument en une souffrance unique et continue. La souffrance croît, et avant que le malade ait le temps de se reconnaître, il comprend que ce qu'il prenait pour un malaise est ce qui pour lui a le plus d'importance au monde, la Mort.

La même chose m'arriva.

Je compris que ce n'était pas un malaise accidentel, mais quelque chose de très grave et que, si les mêmes questions se répétaient toujours, c'était qu'il fallait y répondre.

Et j'essayais de le faire.

Les questions paraissaient d'abord si absurdes, si simples, si enfantines. Mais du moment que j'y touchai et que j'essayai de les résoudre, je fus instantanément convaincu que, premièrement ce n'étaient pas des questions enfantines ou imbéciles, mais que c'étaient les questions les plus graves et les plus profondes de la vie; et, secondement, que je ne pouvais, que j'aurais beau y penser, qu'il me serait impossible de les résoudre.

Avant de m'occuper de ma terre de Samara, de l'instruction de mon fils, de la rédaction d'un livre, il fallait que je susse pourquoi je le ferais.

Tant que je ne saurais pas pourquoi, je ne pouvais rien faire, je ne pouvais pas vivre.

Au milieu de mes pensées domestiques qui m'intéressaient beaucoup alors, tout à coup il me venait dans la tête la question:

– C'est bien, tu auras six mille déciatines dans le gouvernement de Samara, – trois cents têtes de chevaux... Et après?

Et j'étais complètement déconcerté et ne savais plus que penser.

Ou bien, réfléchissant à la manière dont j'élèverais mes enfants, je me disais:

– Pourquoi?

Ou bien, supputant les moyens par lesquels le peuple pouvait arriver au bien-être, je me disais brusquement:

– Et qu'est-ce que cela me fait?

Ou bien, pensant à la gloire que mes ouvrages me procureront, je me disais:

– C'est bien: tu seras plus célèbre que Gogol, Pouchkine, Shakespeare, Molière et que tous les auteurs du monde... Et après?..

Et je ne pouvais rien et rien répondre.

Ces questions n'attendent pas: il faut y répondre tout de suite; si on ne répond pas, on ne peut pas vivre.

Et il n'y a pas de réponse.

Je sentis que ce quelque chose sur quoi la vie repose se brisait, qu'il n'y avait plus rien où je pusse me retenir; que ce dont je vivais n'était déjà plus; que moralement je ne pouvais plus vivre.

IV

Ma vie s'arrêta.

Je pouvais respirer, manger, boire, dormir, car je ne pouvais pas ne pas manger, ne pas boire, ne pas dormir; mais la vie ne se manifestait pas en moi, puisque je ne sentais pas la raison de mes désirs ni la satisfaction de les voir accomplis.

Si je voulais quelque chose, je savais d'avance que, mon désir fût-il réalisé ou non, rien n'en résulterait.

Si une fée était venue et m'avait proposé d'accomplir mes vœux, je n'aurais su que dire.

Si parfois, dans un moment d'ivresse de la pensée, il me venait comme une réminiscence de mes anciennes aspirations, je savais que ce n'était que supercherie, que je ne devais rien en attendre.

Je ne pouvais même pas souhaiter de connaître la vérité, puisque je devinais déjà en quoi elle consistait.

La vérité est que la vie est un non-sens.

J'avais vécu, travaillé, marché en avant et j'étais arrivé à un abîme, et il n'y avait rien devant moi excepté la ruine.

Et cependant je ne pouvais ni m'arrêter, ni revenir sur mes pas, ni fermer les yeux pour ne pas voir qu'en dehors des souffrances et de la mort absolue, c'était le vide, l'anéantissement complet.

Il arriva que moi, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre.

Une invincible force m'entraînait à me débarrasser de la vie d'une manière ou d'une autre.

On ne peut pas dire que je voulusse me tuer.

La force qui m'entraînait hors de la vie était plus puissante, plus pleine, plus générale que le désir que j'en pouvais avoir.

C'était une force semblable à celle de mon ancienne aspiration à la vie; seulement elle se produisait en sens inverse.

J'aspirais de toutes mes forces à me défaire de la vie.

L'idée du suicide me vint tout aussi naturellement que précédemment les idées de l'amélioration de la vie.

Cette idée était si tentante que je devais user de ruse envers moi-même pour ne pas l'accomplir trop précipitamment. Je ne voulais pas me hâter, uniquement parce que je voulais voir clair en moi; si j'y parvenais, il serait toujours temps.

Et voilà que moi, homme heureux, je me cachais la corde pour ne pas me pendre à la solive, entre les armoires de la chambre, où chaque soir j'étais seul en me couchant, et je n'allai plus à la chasse avec mon fusil, pour ne pas être tenté par ce moyen trop facile de me défaire de la vie.

Je ne savais pas moi-même ce que je voulais: j'avais peur de la vie, je tendais à en sortir, et malgré cela j'espérais d'elle encore quelque chose.

Cela se passait dans un moment où toutes choses étaient pour moi ce qui peut être considéré comme le bonheur complet; je n'avais pas encore cinquante ans; j'avais une épouse, bonne, aimante et aimée; de bons enfants, un grand bien qui s'accroissait sans aucune peine de ma part. J'étais respecté de mes proches et de mes connaissances plus que jamais je ne l'avais été; j'étais comblé d'éloges par les étrangers et je pouvais croire sans exagération mon nom célèbre.

Avec cela je n'étais pas fou, ou malade psychiquement. Au contraire, je jouissais d'une force morale et physique, que j'ai rarement rencontrée parmi les personnes de mon âge. Physiquement je pouvais faucher tout aussi bien que les paysans. Intellectuellement je pouvais travailler huit heures de suite sans éprouver aucune conséquence fâcheuse d'un pareil effort.

Et c'est dans cet état que j'arrivai à ne pouvoir pas vivre; et, ayant peur de la mort, je devais employer des ruses pour ne pas me tuer.

Cet état de mon âme se traduisait ainsi:

– Ma vie est quelque méchante et stupide plaisanterie qui m'est jouée par *quelqu'un*.

Bien que je ne reconnusse aucun *quelqu'un* qui m'eût créé, cette idée que quelqu'un s'était moqué de moi sottement et méchamment en me produisant au monde, était la forme la plus ordinaire sous laquelle mes inquiétudes se manifestaient.

Il me semblait involontairement que là, quelque part, il y avait ce *quelqu'un*, qui s'amusait maintenant à me regarder!

J'avais vécu trente ou quarante ans en apprenant, en me développant, en grandissant de corps et d'esprit, et maintenant que je m'étais tout à fait fortifié l'esprit, que j'étais arrivé au sommet de la vie, à ce point, où elle s'ouvre entièrement, je me tenais comme un crétin sur ce sommet, comprenant clairement qu'il n'y avait rien dans la vie, qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais rien.

– Et lui de se moquer de moi!

Mais s'il est ou s'il n'est pas ce *quelqu'un* qui se moque de moi, cela ne me soulage pas.

Je ne pouvais donner aucun sens raisonnable à aucune action de ma vie.

Je m'étonnais seulement comment j'avais pu ne pas comprendre cela dès le commencement.

Tout cela, me disais-je, est depuis si longtemps connu de tout le monde! Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain que viendront les maladies, la mort, – et elles sont déjà venues, – pour les personnes aimées, pour moi, et il ne restera rien, excepté la pourriture et les vers. Mes actions, quelles qu'elles soient, seront oubliées tôt ou tard et moi je ne serai plus. Pourquoi donc prendre du souci? Comment l'homme peut-il ne pas voir cela et vivre, voilà ce qui est étonnant. On peut vivre seulement pendant qu'on est ivre de la vie; mais lorsqu'on se dégrise, on ne peut pas ne pas voir que tout cela n'est qu'une supercherie et une supercherie stupide. Ce qui est déjà bien vrai, c'est qu'il n'y a même rien de risible ou d'ingénieux en cela; ce n'est que cruel et stupide, tout simplement.

La fable orientale du voyageur surpris dans le désert par un animal furieux, est bien vieille.

Se sauvant d'une bête féroce, le voyageur saute dans un puits sans eau; mais au fond de ce puits, il voit un dragon, la gueule ouverte pour le dévorer. Et le malheureux, n'osant sortir de peur d'être la proie de la bête féroce, n'osant pas sauter au fond pour ne pas être dévoré par le dragon, s'attache aux branches d'un buisson sauvage qui croît dans la fente du puits. Ses mains faiblissent et il sent que bientôt il devra s'abandonner à une perte certaine; mais il se cramponne toujours et voit que deux souris, l'une noire, l'autre blanche, faisant également le tour du buisson auquel il est suspendu, le rongent par dessous.

Le voyageur voit cela et sait qu'il périra inévitablement; mais, pendant qu'il est ainsi suspendu, il cherche autour de lui et il trouve sur les feuilles du buisson quelques gouttes de miel; il les atteint avec la langue et les suce avec volupté.

C'est ainsi que je me tiens sur les branches de la vie, sachant que le dragon de la mort m'attend inévitablement, prêt à me déchirer, et je ne puis comprendre pourquoi je suis martyrisé de la sorte. J'essaye de sucer ce miel qui me consolait autrefois; mais ce miel ne me réjouit plus et la souris blanche ainsi que la souris noire rongent jour et nuit la branche à laquelle je me tiens. Je ne vois qu'une seule chose: l'inévitable dragon et les souris – et je ne puis détourner d'eux mon regard.

Ceci ce n'est pas une fable, mais c'est la pure, l'incontestable vérité, compréhensible pour tous.

La supercherie des jouissances de la vie passée, qui étouffaient l'horreur du dragon, ne m'abuse plus.

On a beau me dire:

– Tu ne peux pas comprendre le sens de la vie; ne pense pas, vis!

Je ne puis pas faire cela, parce que je l'ai fait trop longtemps déjà.

Je ne puis pas ne pas voir maintenant le jour et la nuit qui courent et me mènent à la mort.

Je ne vois que cela puisque c'est la seule vérité. Tout le reste est mensonge.

Ces deux gouttes de miel qui, plus longtemps que les autres, me détournaient les yeux de la cruelle vérité, – l'amour pour ma famille et pour les lettres, que je nommais art, – n'avaient plus de douceur pour moi.

– La famille ... me disais-je; – mais la famille – épouse, enfants, ils sont donc aussi des hommes. Ils se trouvent dans les mêmes conditions que moi: ils doivent ou vivre dans le mensonge, ou bien voir l'affreuse vérité... Pourquoi donc doivent-ils vivre?

Pourquoi les aimerais-je, les protégerais-je, veillerais-je sur eux? Pour qu'ils connaissent le même désespoir qui est en moi ou pour qu'ils vivent en êtres stupides?

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.